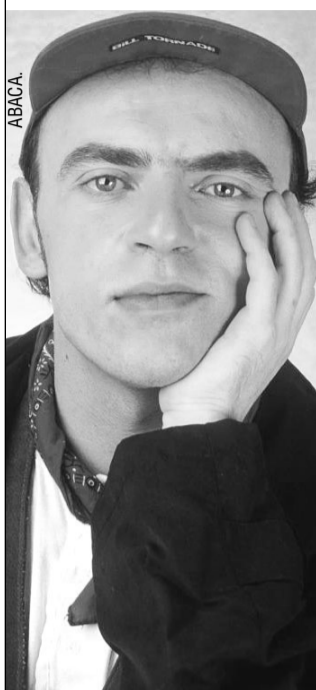


Hommage



Le 12 janvier dernier, Elie Kakou aurait eu 50 ans. Disparu au cœur de l'été 2009, cet humoriste irremplaçable et inimitable reste dans le cœur de toute la communauté, mais aussi une référence pour les autres humoristes.

Tous les soirs, Ary Abittan est sur la scène du petit Palais des Glaces. L'un de ses premiers sketches, « Josiane » n'est pas très éloigné de Madame Sarfati. « J'ai découvert Elie Kakou quand j'avais 16 ans. Il faisait son sketch sur madame Sarfati chez Michel Drucker », se souvient A. Abittan qui lâche : « C'était une révélation. Il parlait de mon quotidien, de ma grand-mère et en plus à la télévision française ». « Il m'a transmis une énergie et une confiance incroyables » explique Ary Abittan qui n'a croisé qu'une seule fois sa route. « C'était à Djerba. Je me produisais dans un théâtre. Lui, était en vacances. Il était déjà malade et affaibli. On a discuté un quart d'heure. »

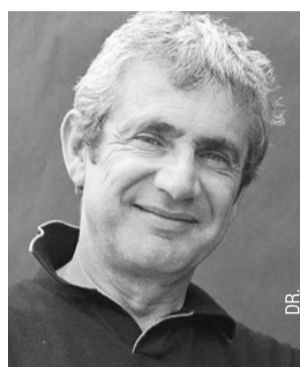
Quelques minutes précieuses qui restent gravées dans l'esprit d'Ary Abittan qui raconte : « Avec sa petite voix malicieuse, il me répétait, « amuse-toi, fais toi plaisir ». Quand on évoque le nom d'Elie Kakou, l'émotion est toujours palpable. « Il était unique, inimitable, ces personnages, il était le seul à les interpréter comme ça » estime Ary Abittan.

Elie Kakou : Disparu mais pas oublié

Madame Sarfati bien sûr, le professeur d'anglais mais aussi l'attachée de presse : tous les personnages de l'humoriste restent en mémoire. « Ses personnages étaient complètement déjantés » se souvient Michel Boujenah qui le rencontre à ses débuts. « Il sortait du club Med' et il commençait à se produire sur les scènes ».

« C'était un formidable acteur. On a d'ailleurs tort de le limiter à madame Sarfati, il avait un registre beaucoup plus large » explique Michel Boujenah, « Et puis, il faisait rire les enfants, c'est rare. Il avait un jeu très visuel et un univers enfantin, finalement ». « C'est quelqu'un que j'aimais beaucoup, il était éminemment attachant » conclut Michel Boujenah, natif comme lui de Tunisie. Mêmes origines pour eux deux mais humour différent. Le créateur des « Magnifiques » confie, « Sa façon d'aborder Fortunée Sarfati m'interpella toujours. J'y voyais de la férocité mais à chaque fois qu'on en parlait, il me disait qu'il l'aimait beaucoup cette dame, que son regard était tendre ».

La nouvelle génération n'est pas en reste. Max Bou-



blil se souvient très bien du jour où il a découvert Elie Kakou à la télévision. « Le professeur d'anglais, c'était mon personnage préféré » explique le jeune homme qui raconte : « Il avait un jeu et des mimiques irrésistibles ». Actuellement en phase d'écriture, l'humoriste analyse, « Ce qu'il faisait était assez exceptionnel parce qu'il s'appuyait plus sur son jeu de scène, ses attitudes que sur les vanes et les textes ». « C'était un grand humoriste » conclut M. Boublil qui n'a qu'un seul regret, ne l'avoir jamais vu sur scène. Pour lui, comme pour nous, il reste les DVD de ses spectacles. Une dizaine de références sont disponibles. Histoire de combler l'absence. ■

Virginie Guedj-Bellaïche

Théâtre

On connaît le chef d'œuvre colossal de Vassili Grossman, journaliste, écrivain, « Vie et Destin » paru en 1960. Un petit extrait de ce monument littéraire est en un texte dédié à la mémoire de Ekatarina Savelievna Grossman, sa mère, fusillée en Ukraine avec d'autres centaines de Juifs du ghetto de Berditchev.

Du 27 janvier au 13 février 2010 à 19 heures. À la Caroucherie de Vincennes
Théâtre de l'Épée de Bois :
Route du Champ de Manœuvre - 75 012 Paris.

C'est dans le contexte de la rupture du pacte germano-soviétique en juin 1941 que 12 000 Juifs, regroupés dans ce ghetto d'Ukraine furent exterminés le 15 septembre 1941. La dernière lettre est un témoignage bouleversant d'une mère à son fils sur le front dans lequel elle veut laisser les traces de ce que fut sa vie des derniers instants, avant son assassinat par les nazis.

Au plus fort de sa souffrance, cette femme digne, généreuse, humble et dépouillée, délivre les pensées les plus intimes, des réflexions philosophiques sur la notion du bien et du mal, sur les différents visages de l'homme en situation de crise et sur la responsabilité de chacun.

Elle y raconte le violent et soudain rejet de son entourage au plus fort moment de

«Vis, vis toujours»

l'invasion allemande : les vrais visages de la cupidité, de la cruauté, et du racisme émergent au grand jour alors qu'elle était auparavant admirée et respectée en tant que médecin dans un hôpital. Elle y raconte la traque sans répit des Juifs, l'incertitude et l'angoisse des lendemains, les solidarités comme les trahisons inattendues, la surprenante sérénité de cette mère si sage et lucide dans ce monde en folie. Son seul but : préserver cette mémoire et transmettre à son fils la foi en la vie, malgré tout. « Vis, vis toujours » seront les derniers mots de son ultime lettre.

Un grand bravo à Nathalie Colladon, initiatrice de ce projet ambitieux et metteur en scène, qui a su restituer une atmosphère intimiste sous tension avec comme unique décor un mur de



planches de bois. La comédienne Christine Melcer, a pu, sans pathos, transcrire une palette de sentiments qui passent par l'espoir, l'incompréhension, l'abattement, les larmes et le courage.

Ne manquez pas cette pièce essentielle sur la période la plus dure de l'Histoire et qui bénéficie du soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. ■

Michèle Lévy-Taïeb

Vladimir Kara à la Galerie Saphir du Marais

Exposition

Le trait est sûr, les formes épurées mais fortes, l'exposition de Vladimir Kara est puissante et belle.

Jusqu'au 16 février 2010.
À la Galerie Saphir : 69 rue du Temple - 75003 Paris.
Téléphone : 01 42 72 61 19.

C'est aux Beaux-Arts de Moscou que Vladimir Kara a étudié l'art, devenant à l'issue de 5 ans d'études peintre scénographe. Mais il a également suivi les cours d'un peintre non officiel, Abraham Nitsberg, qui, explique-t-il, lui a enseigné, ainsi qu'à une poignée d'autres élèves triés sur le volet, comment construire un espace pictural. On a, en effet, en regardant ses toiles un sentiment d'espace, un espace où il inscrit avec force le Temps, son obsession,

traçant des visages classiques, des paysages ébauchés, des natures mortes, des corps stylisés. Son travail de scénographe, dans lequel il rapprochait musique, danse et peinture, s'en ressent. Frappantes, dépouillées, à la fois réelles et irréelles, ses toiles fascinent.

Depuis qu'il a fui l'URSS en 1985, inspiré alors comme beaucoup d'autres, par la défection de Rudolf Nouriev, Vladimir Kara partage son temps entre Florence et Paris. Adossée au Musée

d'Art Juif à Paris, la Galerie Saphir du Marais, qui a l'exclusivité de son travail pour la France, expose aujourd'hui des œuvres récentes, réalisées entre 2007 et 2009. Le cadre lumineux de cette maison datant du XVII^e siècle, met particulièrement bien en valeur la sobriété des 25 grands tableaux exposés. La galerie expose également des aquarelles récentes de Vladimir Kara. Une exposition à ne pas manquer. ■

Hélène Keller-Lind

Au fil des pages

Autour d'un Juif autrichien hors-normes

Cet auteur italien d'une étude de Joseph Roth, le romancier le plus attachant de la littérature autrichienne, se penche sur l'attitude de ce Juif ayant perdu un certain nombre de repères avec l'abandon du shtetl, ce cocon qui le dorlotait en quelque sorte. Mais Roth, le plus célèbre des écrivains de la Mitteleuropa, décoche des flèches contre les idéologies qui se sont abattues dans cette région secouée par les soubresauts de l'histoire. D'autant

que le roman politique de Roth s'apparente aux meilleurs prosateurs yiddish d'une part et à l'universalité de l'homme déchiété par les idéologies mortifères. Pour finalement « se soustraire à la volonté de vivre ». ■

★ Claudio Magris, « Loin d'où ? », Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Editions du Seuil 478 pages, 26 €.

L'impact de la Shoah sur les écrivains américains

Depuis de longues années, cette excellente revue creuse son sillon. Chaque numéro axé sur un thème nous donne des détails souvent ignorés du lecteur juif ou non juif. Souvent le sujet traité nous interpelle. Il en est ainsi avec l'interprétation de la Shoah par des écrivains juifs américains. Depuis l'explication du mot génocide qui se décline de diverses façons jusqu'à l'étude très émouvante sur Maus, le graphiste du désastre, ce numéro se livre à

une analyse très fine des motivations de Philip Roth, Saul Bellow, Chaim Potok ou Cynthia Ozik. Nombre des auteurs outre-Atlantique juifs traînent une sorte de névrose d'avoir échappé au trépas pendant que des millions de leurs frères européens étaient réduits en cendres.

★ Revue d'Histoire de la Shoah (n° 191), « La Shoah dans la littérature nord-américaine », juillet/décembre 2009, 406 pages, 19 €.

Des clés pour comprendre

L'Iran a souvent été une énigme pour le commun des mortels. Cet immense pays, berceau de la civilisation a été secoué par des révolutions alternant avec des périodes de relative liberté. Il n'est pas recommandé d'en faire un État repoussoir car le désir de la majeure partie de la jeunesse est de s'évader de l'islamisme. Leur courage, leur détermination forcent notre admiration. L'épouvantable dictature qui « règne » actuellement, ses vociférations d'un triste « sire », ses imprécations, ce régime des mollahs et la vague fondamentaliste qui a submergé 72 millions d'Iraniens sont décrites minutieusement par un opposant radical et un journaliste d'information. Ils décortiquent avec soin une histoire secrète étalée au grand jour. Un ouvrage documenté grâce à l'Histoire et aux témoignages. ■

★ Ramin Parham, Michel Taubmann, « Histoire secrète de la Révolution iranienne », Denoël, 41 pages, 23 €.

Henri Minczeles